

Mohamed Kadari

Le réel dans le racisme *

Pour soumettre au débat quelques idées ramassées sur le sujet du racisme, je mettrai en tête de mon propos une citation de Lacan, dans *Télévision*, où il nous dit que « le discours psychanalytique [...] fait promesse [...] d'introduire du nouveau ¹ ». C'est dans ce même texte qu'il prophétise la montée du racisme. En effet, le discours psychanalytique interroge sans complaisance les automatismes psychiques qui se répètent, pour éclairer les différents modes de liens sociaux.

Les formules chocs de Lacan sont nombreuses, et parmi elles, une citation du 14 octobre 1972 fait argument à notre rencontre de ce soir : « Il n'y a pas un seul propos humain qui ne soit profondément enraciné dans le racisme, enraciné dans la racine, tous tels que nous sommes ici, sommes tous des racistes, tout le monde en plus le sait, tout le monde passe son temps à tout faire pour que pratiquement finisse la race, mais il est tout à fait clair que c'est indéracinable ². » À propos de cette formule sur laquelle nous allons revenir, j'aimerais avant tout m'arrêter sur le contexte et l'objet de cette proposition qui conduisent à cette prophétie. Lacan répond à un psychanalyste belge sur la reproduction des psychanalystes dans le dispositif de la passe pour parvenir à la question du racisme.

La pratique analytique est enracinée dans le traitement de la singularité du cas. C'est une clinique du réel intraitable, de l'impossible à supporter, un réel qui ouvre au champ du dire. Nul besoin de charité, de paternité et encore moins de filiation pour produire des psychanalystes. La psychanalyse n'est pas une affaire de père en fils.

L'enjeu est éthique. Cela nous rappelle les racines de l'histoire psychanalytique et l'excommunication de Lacan de l'IPA, conséquence de son refus de reproduire le discours des suffisants didacticiens. La reproduction n'est pas la production et encore moins l'issue de la passe, car ce qui passe n'est jamais une reproduction du même, mais plutôt une expérience inédite, un témoignage singulier d'un psychanalyste qui décide de se dire, visant

un dire propre, nouveau, et qui ne peut d'aucune façon se reproduire. C'est le dévoilement des choses. Lacan nous dit que *lalangue* « articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé ³ ». C'est une jouissance qui passe et qui s'éprouve, faisant la preuve du réel en jeu. La reproduction des ânes à liste, comme les qualifie Lacan dans *Les non-dupes errent*, quand ils sont plutôt dans la série, sans qu'un dire puisse témoigner d'un savoir nouveau mais est plutôt un savoir énoncé, toujours le même, cette reproduction fournit des analystes dociles, lavés de tout soupçon.

« C'est dans le cercle des didacticiens, nous dit Lacan, que s'est avouée et se professe la théorie qui donne pour fin à l'analyse l'identification au moi de l'analyste ⁴ », « l'identification à l'image qui donne au groupement son idéal ⁵ ». L'école de Lacan est une école de la passe qui ne fait pas l'impasse sur le réel de l'expérience et rompt la routine de la pratique psychanalytique.

Cette tendance à la reproduction est teintée d'un vouloir du bien charitable, qui n'est pas sans rappeler l'argument du colonisateur qui prétend civiliser le sous-développé, d'*hommetiquer* l'indigène, ce sauvage en mal d'homme. Une charité qui a son prix, celui de réduire cet Autre au même, au mépris de sa différence, de sa singularité, de l'originalité de sa culture, dissoute au profit du même. Il s'agit de lui imposer un savoir, une idéologie faite de mesures répressives et ségrégatives. C'est « l'opium et le bâton ⁶ », titre d'un vieux film sur la colonisation de l'Algérie.

Toutes ces exactions feront dire à Freud que « l'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain ⁷ ». Qu'il faille aimer ce prochain comme soi-même est un commandement cruel que Freud a refusé.

La colonisation nous éclaire sur la logique de ce symptôme comme malaise social et qui, comme le souligne Lacan, constitue le paradigme du racisme et des ségrégations qui en découlent. Il s'agit de la domination d'un peuple en lui imposant un idéal morbide. Une domination qui s'établit par une force militaire épouvantable, qui s'étend progressivement aux champs économique, social et culturel.

Dans le narratif colonial, j'ai découvert un reportage, au demeurant louable, sur les anciens instituteurs à l'époque de la colonisation, qui s'intitule *Le Maître et l'Indigène* ⁸. S'agit-il d'une équivoque qui reflète la réalité sociale de l'époque, d'une ségrégation particulière et spécifique du maître qui civilise l'indigène ? Nous sommes loin du maître qui élève son élève.

Cette ségrégation consiste à domestiquer l'indigène, sorti blanchi sous le harnais et bien docile.

Au-delà des séquestres et de l'expropriation des biens par la colonisation, s'ajoute la véritable domination qui se fonde sur une discrimination civile, avec l'invention d'un code spécifique constitué d'ensembles d'infractions spéciales à l'indigénat. Ce code met les colonisés sous la tutelle d'un gouverneur civil au pouvoir étendu qui muselle et réduit l'indigène au silence. Cela me conduit à cette citation de Césaire, dans les *Cahiers d'un retour au pays natal* de 1932 : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche ⁹. »

La diabolisation de l'étranger, aujourd'hui conséquence de ce passé colonial qui ne passe pas, en fait l'argument central du discours haineux. Si l'étranger n'est pas tenu pour un sous-développé qu'il faut polir selon un idéal totalitaire, il est le responsable du dérèglement d'un mode de vie et de l'égarement de notre jouissance. Dans les deux cas, dans le colonialisme comme dans le racisme, il s'agit d'assujettir et de réduire l'Autre au même ; une manière de l'assimiler par forçage, une assimilation synonyme d'aliénation.

Cette diabolisation raciale nous renvoie à cette autre diabolisation, celle de la femme. La violence faite aux femmes, qui est toujours d'actualité, est une haine de son être et de sa jouissance spécifique. Cette violence nous renvoie à un traité du xv^e siècle, intitulé *Malleus maleficarum*, *Le Marteau des sorcières* ¹⁰, écrit par deux dominicains et inquisiteurs, Henri Institoris et Jacques Sprenger, pour la chasse aux sorcières. Cette forme de ségrégation est parvenue jusqu'à Freud, qui a rédigé sur elle un texte en 1922 intitulé « Une névrose démoniaque au xvii^e siècle ».

Je reviens à la première formule, qui certes nous surprend, mais progressivement nous éclaire sur l'essor du racisme et sur ses racines obscures. Ce symptôme du malaise social, qui sème le trouble et fragmente les liens sociaux, nous conduit au débat de ce soir, sans appliquer de critères normatifs, mais aussi sans complaisance ou simplification idéologique. Il s'agit de nous interroger sur le repérage des signes du réel du racisme enraciné en l'homme.

Il s'agit de partir de ce réel dont Lacan situe la source comme « jouissance hors sens qui se répète ». Qu'est-ce que cette jouissance démoniaque et énigmatique qui semble orchestrer les scénarios commandant les structures sociales et les liens entre les parlêtres ? Cette jouissance intraitable et indéracinable se répète en répétant le symptôme. Une jouissance qui va du simple au pire, selon la formule de Lacan. « La jouissance, c'est le

tonneau des Danaïdes, avance-t-il, [...] une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. Ça, c'est toujours la jouissance ¹¹. » Il faut dire que cette formule n'est pas sans évoquer le thème de nos prochaines journées nationales sur la pulsion de mort, son bruit et sa fureur.

De la chatouille à la flambée à l'essence, du bruit à la fureur, voilà qui semble donner la mesure de l'étendue de cette jouissance qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, soit le réel impossible et insupportable. Comment peut-on situer le racisme, qui va du simple rejet de l'étranger à l'agressivité meurtrière, d'une haine jalouse à une haine solide de l'être ? N'est-ce pas cette irruption de jouissance meurtrière qui a caractérisé la violence du nationalisme, du fascisme et de l'intégrisme... exactions avec leurs cortèges de haine, de cruauté et de destruction ?

S'agit-il de cette jouissance dont le défaut rend l'univers vain, comme nous l'indique Lacan dans « Subversion du sujet... » : « Que suis-je ? Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". [...] Elle s'appelle la jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers ¹². »

Ce dernier passage, difficile, me fait revenir quelques lignes plus haut, à la même page, où il s'agit de « ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son *cogito*, à savoir ce qu'il est d'impensable. Mais d'où provient cet être qui apparaît en quelque sorte en défaut dans la mer des noms propres ¹³ ? » Cet être qui apparaît en défaut, ce manque à être, aucun signifiant ne peut le représenter totalement. Et, comme le souligne Pierre Bruno dans son ouvrage *Qu'est-ce que rêver ?*, « aucune ontologie de l'existence n'est pensable ¹⁴ ».

Face à ce manque à être, à ces impasses de la jouissance, il y a les trois passions de l'être que Lacan a distinguées : l'amour, la haine et l'ignorance. Face à ce manque à être, l'amour est demande d'être dans une illusion de faire un, une illusion soutenue par un ne rien vouloir savoir de ce manque structural. L'amour ne suffit pas, voire même peut conduire à la déception, à la *jalouissance*, à l'hainamoration. À l'inverse de l'amour trompeur, la haine se refuse à cette mascarade, à cette tromperie sur le manque, c'est une haine lucide du manque toujours là et que le haineux ne sait que trop.

Je vous propose de nous arrêter plus particulièrement sur la haine et l'ignorance crasse, comme la qualifie Lacan, puisqu'il est difficile de rencontrer la passion d'amour dans le racisme. La haine est « à la jonction de l'imaginaire et du réel », comme nous le rappelle Colette Soler dans son ouvrage *Les Affects lacaniens* ¹⁵, citant le *Séminaire I*.

Il y a une distinction importante à faire entre l'hainamoration, qui est l'envers de l'amour, et la haine, la vraie, une haine de l'être, une haine distincte de la haine jalouse, laquelle repose sur l'avoir, soit l'objet de la jalousie. La vraie haine vise l'être sans que l'objet soit impliqué, c'est une haine d'une lucidité cruelle. Lacan nous dit dans *Encore* : « La haine est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence ¹⁶. » Il me semble que ce dire de haine vise le réel de l'existence.

Au terme de ce parcours et pour revenir à la promesse de la psychanalyse dont parle Lacan, celle d'introduire du nouveau, quelle issue peut-on envisager au racisme indéracinable ? Il me semble que des réponses toujours singulières sont à inventer pour chaque sujet à l'issue de son analyse. Je retiens qu'une fin d'analyse conduit le sujet à se reconnaître dans ses modalités de jouissance et sait s'en débrouiller. Assumer son identité de jouissance et en être responsable lui permet de se séparer de l'Autre.

Dans son article « L'identité de fin », Colette Soler nous indique qu'il s'agit dans une analyse de « restituer aux sujets une place dans un lien social qui passe par la désaliénation des sujets ¹⁷ ».

En guise de conclusion, je dirai que ce travail n'a pas été sans effets, ouvrant sur d'autres questions, dont certaines me sont propres et d'autres me renvoient à ma pratique clinique et son *pastout* savoir. J'aimerais dire que le traitement du racisme m'a servi de prétexte favorable à m'interroger sur l'éthique et la politique du discours psychanalytique, une question qui vise le fondement de notre pratique et repose sur cette exigence de n'être pas raciste dans sa pratique.

Il s'agit également de ce qui a constitué le socle de nos échanges au LIPP, des questions autour de la subjectivité de notre époque sans parti pris idéologique. Cela m'évoque cette réponse de Freud, ô combien sobre et juste. Interrogé sur son orientation politique, il répond : « Je suis couleur chair » ; cette chair reflet du désir caché sous la peau et dont Lacan nous dit dans le *Séminaire II* : « La chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face ¹⁸. »

*[↑](#) LIPP Zone francophone. Soirée débat du 19 septembre 2024.

1.[↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 530.

2. [↑](#) J. Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », 14 octobre 1972, *Quarto*, n° 5, 1981, p. 8.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 127.
4. [↑](#) J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 487.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 489.
6. [↑](#) *L'Opium et le Bâton*, réalisé par Ahmed Rachedi, 1969.
7. [↑](#) S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, tr. fr. C. et J. Odier, Paris, Puf, 1986, p. 64-66.
8. [↑](#) F. Sadki, *Le Maître et l'Indigène*, France 3 Lorraine Champagne Ardenne et France Télévisions, 2013.
9. [↑](#) A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Bordas, 1947.
10. [↑](#) H. Institoris et J. Sprenger, *Le Marteau des sorcières (Malleus Maleficarum)*, trad. A. Danet, Grenoble, Jérôme Millon, 1990.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 83.
12. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*, p. 819.
13. [↑](#) *Ibid.*
14. [↑](#) P. Bruno, *Qu'est-ce que rêver ?*, Toulouse, Érès, 2018, p. 371.
15. [↑](#) C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, Puf, 2011, p. 85.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 110.
17. [↑](#) C. Soler, « L'identité de fin », *Revue du Champ lacanien*, n° 6, Paris, 2008, p. 85.
18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Points, coll. « Essais », 1978, p. 214.